

LE THÉÂTRE

Analyses littéraires
et scéniques

Romain **Berry**
Laurent **Russo**

ellipses

PARTIE 1 : ANALYSE LITTÉRAIRE



Qui est Euripide (vers 480 avant J.-C.-406 avant J.-C.)?

- Très grand poète de l'antiquité grecque, Euripide arrive tardivement au théâtre (vers ses quarante ans). Il est réputé pour être le spécialiste du *deus ex machina*. Il se réclame d'un théâtre résolument moderne et propose une autre version de la tragédie, différente de celle d'Eschyle ou Sophocle. Tout d'abord, il diminue grandement le rôle du chœur qui devient un simple ornement lyrique à la pièce et qui commente ce qui se passe sur le *proskenion* avec poésie et pittoresque. Résolument moderne, Euripide souhaite ôter le statisme du théâtre grec en travaillant la variété de la tension dramatique et en affinant la profondeur des personnages. Tirillés par des angoisses, les héros apparaissent plus humains, y compris les femmes qui acquièrent, sous la plume d'Euripide, une importance de premier ordre.
- Le théâtre d'Euripide est, à l'image de Dionysos, éclectique. Si certains critiques littéraires pensent qu'il s'agit d'un théâtre d'idées où abondent sentences, débats philosophiques, discours moralisateurs, il est difficile de le réduire à cette seule voie. En effet, le sacré, la folie, et la puissance de l'irrationnel ont exercé, sur le dramaturge, un pouvoir plus grand que les considérations rationalistes. Dans *Oreste*, *Héraclès furieux* ou bien *Les Bacchantes*, Euripide décrit avec précision les manifestations de la folie et, plus encore, le lent retour des égarés à la conscience qui découvrent avec effroi, à l'instar d'Agavé, l'atrocité des crimes accomplis.

1. À la fois « étranger » (vers 233)¹, « mage » (vers 233), « enchanteur venu de Lydie » (vers 234) et « prophète » (vers 299)... Portrait de l'insaisissable Dionysos

▲ « [Dieu] le plus terrible mais aux humains le plus doux » (vers 860-861), Dionysos aux deux visages

Tel un *Janus bifrons*, Dionysos est amphibolique. L'identifier comme dieu est déjà problématique, puisqu'il est le seul dieu à être né dieu et pourtant porté dans le ventre de la mortelle Sémélé. À l'instar de Persée, fils de Zeus et la mortelle Danaé ou bien d'Heraklès, lui aussi fils de Zeus et d'Alcmène,

1. *Les Bacchantes*, Euripide, traduction d'Henri Grégoire et Jules Meunier, Les Belles Lettres, « Classiques en poche », n° 32, 1998.

Dionysos aurait dû être un demi-dieu. En vain. C'est pourquoi il ne cesse de revendiquer sa généalogie et de faire état de son pouvoir immense (« j'ai déployé mes chœurs, institué mes rites, pour me manifester aux hommes comme un Dieu » (vers 22 et 23)), lui qui « *sortit du sein avant l'heure* » (vers 91) d'une mortelle, et qui naquit une seconde fois dans la cuisse de Zeus qui « *le dissimule et l'enferme, au moyen d'agrafes d'or, et le cache ainsi d'Héra...* » (vers 97 et 98). Il est donc l'homme de l'entre-deux : dieu, conservant toutefois une part d'humanité, il est adulé des ménades et, en même temps, perçu comme un intrus dans la cité de Penthée. Il est un barbare, un *xenos* « moins [éclairé] que les Grecs » (vers 482) qui arrive à Thèbes. Fraîchement arrivé de Lydie, il incarne, tout comme les bacchantes, l'ailleurs, inconnu et effrayant.

Cette dualité est approfondie dans toute la pièce car le fils de Zeus échappe à toute catégorisation. Face au viril Penthée, contempteur des dieux, débordant d'*hybris*, rempli de colère et d'outrance, Dionysos intrigue car sa féminité l'excède dans une sorte d'indifférenciation sexuelle. Il arrive à Thèbes « les cheveux parfumés épars en boucles blondes, le teint vermeille et les yeux tout remplis du charme d'Aphrodite » (vers 234 à 236). D'ailleurs, Penthée, quelque peu séduit, reconnaît : « Tu n'es pas mal fait, étranger, au goût des femmes » (vers 453-454), ajoutant même quelques précisions qui l'éloignent du cliché archaïque du dieu barbu et guerrier : « Tes longs cheveux bouclés ondoyant sur ta joue ne sont point d'un lutteur mais respirent l'amour » (vers 455-456). Non sans raillerie, Penthée pointe le passe-temps féminin de l'étranger à faire en sorte que sa peau soit la plus blanche possible au lieu de « l'exposer au plein soleil » (vers 459) lors des combats. Ce dieu féminin, et faible en apparence, intrigue le roi de Thèbes autant qu'il l'effraie. Il lui révèle non pas sa féminité, lorsqu'il le transforme en bacchante, mais son voyeurisme, son empressement à « voir les choses défendues » (vers 912), sa volonté de percer les secrets de la gent féminine. Le viril Penthée hésite d'ailleurs : « ou bien je vais prendre la tête de mon armée, ou bien je suivrai tes conseils » (vers 845 et 846).

En somme, Dionysos est moins ingénu qu'il le laisse paraître tant il défie les catégories très rigides qui structurent la vie des Grecs et tant il fait planer sur Thèbes, par sa présence, une forme d'androgynie gênante.



Parole à Jackie Pigeaud

- Dans son « Introduction » aux *Bacchantes*, Belles Lettres, « Classiques en poches », n° 32, Jackie Pigeaud établit une similitude entre le voyeurisme révélé de Penthée et celui du poète lui-même qui traque les faux-semblants de la société grecque pour les révéler au grand jour. Le

philologue et latiniste écrit d'ailleurs : « Le regard d'Euripide, *kataskopos* (espion) lui aussi, cherche à travers les ombres des feuillages à discerner ce qui est derrière l'apparence. »

▲ **Polytropos Dionysos!**

Dans la pièce, le dieu met le masque du voyageur de Lydie, converti à la puissance de Dionysos, se jouant de Penthée qu'il déguise en femme pour pénétrer le chœur des bacchantes, lui qui, pourtant, « au doux piège d'amour » (vers 958) les croit « captives » (vers 958). Voici le subterfuge inventé par Dionysos pour donner une leçon à « celui qui se raille » (vers 1080) de lui et de ses rites. Alors qu'il prétend aider le roi à « arranger tout cela » (vers 802), autrement dit à rétablir l'ordre dans la cité, il l'offre aux bacchantes en sacrifice sans qu'il le sache. Avec ironie, il avoue : « Tu peux les prendre... à moins d'être pris le premier » (vers 960), qui annonce le meurtre sanglant qui va avoir lieu. Certes Dionysos est un dieu trompeur mais il est aussi cruel car, pour pousser le roi à sa perte, il s'amuse avec ce qui le caractérise. Autrement dit, il joue avec sa misogynie – et *se joue* d'elle – pour le ridiculiser, tout en affaiblissant sa virilité en le féminisant.

En outre, Dionysos est hypocrite, au sens grec d'*hypokritès*, de *celui qui met le masque*. Mortel, taureau, lion ou même dragon à plusieurs têtes, il façonne un être pour dissimuler son identité en faisant croire qu'il est un voyageur, alors qu'il arrive pour se venger de Penthée qui l'écarte des libations. Moqueur et facétieux, il se joue du roi à plusieurs reprises. Quand Penthée le fait arrêter et le jeter en prison, Dionysos parvient à se libérer en rusant. Car croyant l'enchaîner, il a en réalité attaché un taureau que le Thébain a pris pour son prisonnier avant de le transpercer avec son épée. Ainsi Dionysos se caractérise-t-il par son naturel, sa spontanéité primitive et fertile, à l'image de « la Lydie aux champs féconds d'or » (vers 13) d'où il vient, alors que Penthée, lui, est l'homme du pouvoir et du commerce. Loin de la nature domestiquée et policée, il est le chasseur des montagnes de Phrygie et des espaces forestiers, laissant parfois aller sa sauvagerie aux pires exactions. Décrit comme « *habile chasseur* » (vers 1190), son thyrsos est composé d'une touffe de lierre ou d'un bouquet de vignes, autant de feuilles torsadées métaphoriques des mille et un tours qu'il est capable de fomentier.

▲ **Un pouvoir considérable**

La toute-puissance de Dionysos est flagrante dans la pièce. Dieu de mort et dieu de vie en même temps, il mène Penthée et Agavé à la mort et au crime, et rend la jeunesse à Kadmos et Tirésias. Car, par le vin, il libère les

hommes et « leur donne l'oubli de leurs maux journaliers, par le sommeil, le seul remède à nos souffrances » (vers 281-282). Plus tard dans la pièce, le Messager, qui reconnaît à quel point le dieu « est grand à tous égards » (vers 770), avoue à Penthée que la vigne est « endormeuse de [leurs] chagrins » (vers 773), comme si le vin permettait d'alléger l'existence et de le délester des ennuis domestiques. D'ailleurs, sa bienfaisance est universelle et touche tout le monde ; il ne fait pas de discrimination et souhaite « être honoré en commun » (vers 207), preuve que Dionysos traite les hommes avec égalité, sans discrimination. Inversement, il est aussi celui qui excite les femmes et les pousse au crime par ses ordres répétés.

Tout aussi puissant sur le plan matériel, il peut détruire le palais de Penthée, donner aux femmes la force de déchirer du bétail à mains nues, faire pousser la vigne, le lierre et les fruits, changer l'eau en vin, pacifier les serpents et les fauves. Ainsi, Dionysos est-il un dieu capable de tout, y compris de guerre et de paix : « [il] participe d'Arès en quelque sorte » (vers 302), capable de manier la lance et l'épée avec dextérité, de mobiliser une armée en vue d'une bataille et de se déplacer très rapidement. Paradoxalement, il est aussi celui qui apporte la paix, comme en témoigne le chœur des bacchantes, au vers 420 : « [il] aime la dispensatrice d'opulence, la Paix, déesse nourricière, qui fait prospérer la jeunesse ». C'est pourquoi il est tour à tour nommé Bromios, « le Grondant », similaire au tonnerre et à la tempête, ou bien Evhios auquel répondent les cris d'allégresse (les évohés) des femmes.

2. Politique vs religieux : l'affrontement des pouvoirs

▲ Dislocation, perversion et dégradation : Thèbes, la cité du désordre

L'arrivée de Dionysos dans la cité peut l'assimiler à un *pharmakon*, c'est-à-dire à un poison pour certains (Penthée, les femmes, même si elles ne s'en rendent pas compte) et à un remède pour d'autres (Tirésias) qui pensent qu'en tant que vaticinateur, son influence est salutaire. Son apparition provoque donc une sorte de clivage chez les Thébains car elle bouscule les lois préétablies de la cité, et ce, justement parce que le voyageur symbolise l'étrange. Insaisissable et protéiforme, toujours caché sous un masque, il est le même et l'autre à la fois. Pire encore, son arrivée va avoir des incidences sur les autres personnages, que ce soit sur Penthée et Agavé qui sont dessaisis d'eux-mêmes par la ruse ou la transe, ou bien sur Kadmos et Tirésias qui retrouvent un peu de leur jeunesse légendaire par le délire bacchique.



Parole à Jean-Pierre Vernant

- Jean-Pierre Vernant, dans son article « Le Dionysos masqué des *Bacchantes* d'Euripide », dans la revue *L'Homme*, tome 25, n° 93, 1985, écrit : « Le Dionysos des *Bacchantes* est un dieu qui impose ici-bas sa présence impérieuse, exigeante, envahissante : un dieu de “parousie”. Sur toutes les terres, dans toutes les cités qu’il a décidé de faire siennes, il s’en vient, il arrive, il est là. [...] Toute la tragédie, dans son déroulement, illustre cette “venue” : elle donne à voir l’épiphanie dionysiaque. »

Ainsi, la venue de Dionysos occasionne un renversement des conventions qui régissaient la cité. Sous l’effet de Bakkhios, les femmes deviennent hommes et prennent la place des hommes. Alors que la société grecque leur réservait des activités domestiques, les Thébaines se déplacent désormais jusque dans les montagnes et s’adonnent à la chasse. Il est, en effet, commun de les voir « pourchasser le bouc pour l’égorger, de dévorer avec délice sa chair crue, alors qu’on se rue par les monts de Phrygie, dans les montagnes de Lydie » (vers 137 à 140). En transgressant la norme et en s’aventurant dans des voies interdites, les femmes – et Dionysos – pervertissent l’ordre établi, d’autant plus qu’elles perdent leur humanité pour devenir des animaux. Elles se rapprochent de la faune sauvage qu’elles côtoient dans les montagnes. Coiffées de serpents qui leur lèchent le visage, elles prennent « de petits faons ou bien des louveteaux » (vers 699) et vont jusqu’à les allaiter. Leurs thiasos deviennent meutes si bien qu’Agavé nomme les bacchantes « chiennes agiles » (vers 731), comme si cette force décuplée venait abolir la traditionnelle supériorité des hommes et les humilier. Ainsi, la place de chacun dans la société n’est plus fixe, les conventions et les lois sont sans cesse transgressées, signe que l’étranger – l’inconnu, en somme – révèle à chacun une part de soi qui est secrètement enfouie.

▲ Penthée dévirilisé : l’excluant devient exclu

Transformer le roi de Thèbes en femme procède non seulement de cette volonté de bouleverser les codes sociaux mais aussi de l’exclure symboliquement de la société. Si les femmes acquièrent peu à peu les attributs masculins en brandissant notamment le thyrsos – dont la métaphore n’est plus à souligner –, Penthée, lui aussi, accepte de se travestir bien qu’il soit réticent au début. Il avoue non sans crainte : « Je ne puis me résoudre à m’habiller en femme » (vers 836). Mais, pour « combattre » (vers 837) les bacchantes, il se résout à mettre une perruque, « une robe aux longs plis » (vers 833) et « [sur] le front, une mitre » (vers 833). Un tel changement de sexe est une humiliation dont Dionysos a parfaitement conscience : « je veux faire rire de lui les Thébains, le mener par la ville, en femme travesti, lui dont tous

redoutaient naguère les menaces » (vers 854 à 856). La virilité du roi et son autorité sont alors détruites, signe que Penthée est prêt à « rejoindre l'Hadès » (vers 859). Celui qui jusque-là excluait Dionysos de sa cité en interdisant les libations en son honneur est désormais exclu ; celui que les Thébains redoutaient devient la proie du « dieu le plus redoutable » (vers 861). Dans cette cité androgyne, Penthée finit par voir double (« je vois deux soleils [...] et je vois Thèbes en double » (vers 918-919). La didascalie précise qu'il a des hallucinations, que ses mouvements sont mal assurés et rappellent ceux d'un homme ivre. L'esprit fort qu'il était n'est plus. Il est alors, lui aussi, dessaisi d'une part de lui-même.

▲ La sagesse a ses raisons que le divin ignore

La pièce laisse à penser que la prétendue sagesse du roi ne vaut pas grand-chose à côté de la folie que le culte à Dionysos impose. Dans la cité où la politique entre en rivalité avec le divin, il est à noter que le seul personnage de la pièce à échapper, dans un premier temps, au délire dionysiaque est finalement celui qui sera puni. En effet, même s'il résiste à tous ceux qui voudraient admettre le culte de Dionysos dans la cité, quitte à passer pour fou – Tirésias reconnaît déjà, au début de la pièce, qu'« [il] parle en fou qu'il est » (vers 369) – il finit par perdre la tête (au sens propre du terme) quand celle-ci finira au bout du thyrsos des femmes, après avoir été écartelé. En réalité, la sagesse de Penthée n'est que simulacre car la vraie sagesse aurait été d'écouter Tirésias et Kadmos qui arguaient pour une tolérance à l'égard du culte de Dionysos et qui mettaient le roi en garde contre son orgueil. Elle aurait consisté justement à s'ouvrir au dieu, à accueillir pour lui et les Thébains ce bonheur simple que proposait Dionysos, à ne point « prendre l'illusion [d'un] esprit malade » (vers 312), bouffi d'orgueil, pour de la sagesse. D'ailleurs, si le lecteur pensait que c'est Dionysos qui commit un acte d'*hybris* en provoquant l'effondrement du palais de Penthée, c'est, au contraire, le roi qui commet un acte d'*hybris* sans précédent, en refusant de se soumettre au dieu et d'admettre que le pouvoir des humains ne peut pas rivaliser avec le pouvoir des dieux. La destruction du palais est une première mise en garde que Penthée, aveuglé, ne comprend pas.

Pire encore, si la pièce progresse vers une théophanie, le roi de Thèbes connaît, *a contrario*, un anéantissement progressif. Bien qu'au début de la pièce il se déclare prêt à une offensive contre Dionysos, il devient très vite impuissant à limiter le culte des bacchantes, dont les manifestations s'accroissent au fil des jours. Lui qui clame avoir de l'esprit en est, en réalité, dénué. Tirésias le décrit d'ailleurs comme « un rhéteur habile, et fort de son audace, sans la raison » (vers 270-271). C'est pourquoi le « moi » unitaire du roi

autoritaire se fissure peu à peu : au Penthée conservateur, garant de l'ordre de la cité, succède un Penthée transgressif, audacieux, proche de l'impiété et sourd aux conseils de ses aînés. Cette faille se creuse encore au point de dissoudre son humanité et d'être transformé en femme, troisième signe d'un pouvoir défaillant dont le remplacement du sceptre par le thyrses est la métaphore. Ainsi c'est bien le roi de Thèbes lui-même qui contribue au désordre de sa cité en se montrant inflexible. Il fait lui-même le bacchant, tant il est possédé par sa colère contre le dieu au point de ne plus respecter la hiérarchie entre les humains et le divin.

▲ L'éloge d'un troisième pouvoir qui transcende le conflit entre le politique et le religieux

Si les domaines religieux et politique s'opposent sans qu'une solution soit trouvée, c'est peut-être pour mettre en valeur un contre-pouvoir qui transcenderait les conflits gangrenant la société : le théâtre.

Toute la pièce est placée sous le signe de la métathéâtralité : Dionysos, apparaît, tout d'abord, comme un double de l'acteur car il rappelle qu'il a pris forme humaine et qu'il arrive à Thèbes sous les traits d'un voyageur lydien. D'ailleurs, tout le monde y croit et se trompe sur lui, à commencer par le roi lui-même. Quand Dionysos prétend vouloir le « guider par des chemins déserts » (vers 841), Penthée, enthousiaste, répond non sans ironie : « Tout, plutôt que prêter à rire à ces bacchantes ! » (vers 842-8543). Plus encore, il est aussi similaire au metteur en scène. Dans un monde où le jeu est ce qui règle la vie des hommes, il pousse le roi à se travestir et lui donne des consignes de jeu, visant à faire de lui une bacchante crédible : il réajuste ses boucles, lui dit que sa « ceinture est trop lâche » (vers 935), lui explique comment brandir le thyrses. Plus encore, il contrôle l'action dans ses moindres détails et dans son déroulement ; c'est lui qui décide quand se faire prisonnier et sortir de prison, quand travestir Penthée, le rendre fou et le conduire au Cithéron, quand trahir sa présence aux ménades, quand apparaître dans les airs en *deus ex machina*. Le spectateur a donc l'impression que la tragédie est son œuvre et qu'il tisse et détisse les liens comme bon lui semble, se jouant même des figures de l'ordre. Si Dionysos est un double d'Euripide, c'est peut-être pour montrer que le théâtre repose sur un jeu, certes mensonger, mais accepté. Une sorte de pacte, en somme. Le spectateur sait ce que tous les autres personnages de la fiction ne savent pas, à l'instar de Penthée qui ignore les ruses de Dionysos avant de comprendre qu'il se cachait sous les habits du lydien.

En somme, le théâtre, justement parce qu'il cache, découvre et *dé-couvre* les atrocités cachées sous le poids des illusions. Plus que de résoudre un sempiternel conflit entre les hommes et les dieux, Euripide incite le spectateur de l'époque à prendre conscience, bien qu'impuissant, des massacres des Kadméides. C'est déjà là une forme de *catharsis* qui se dessine alors.

3. Entrez dans la transe, voyez comme on... tue! Le sacré et le sang

▲ La cérémonie des bacchantes

C'est à partir du culte à Dionysos que le théâtre comme genre et comme lieu va naître progressivement. Au cours du dernier millénaire avant notre ère, les fêtes en l'honneur de Dionysos et du printemps vont devenir rituelles et prendre leur essor partout dans la péninsule grecque. Dionysos, dieu du vin, de la fête, de la fertilité, est un Dieu sauvage. Mi-homme, mi-Dieu (fils de Sémélé et de Zeus), il est abandonné et élevé par des Nymphes, le vieillard Silène et des Satyres (génies des bois à demi boucs). Il parcourt le monde pour diffuser son culte et faire connaître aux hommes la joie de la vigne.

Son culte se diffuse partout dans les villes, sous forme de cortège (le thiasse) qui prend la forme de rituels à son image : ce sont les bacchantes. Il faut se vêtir comme lui, en mettant une couronne de lierre sur la tête, parfois garnie de « *smilax vert aux beaux fruits* » (vers 109), une nébride sur le dos (peau de faon tachetée), des serpents en guise de ceinture et garder le thyrses à la main. Dans l'imagerie mythologique, on fait de Dionysos un homme de débauche : il entraîne dans son cortège des femmes qui sont les bacchantes ou les ménades. Pour faire partie du culte, il faut ingérer une grande dose de vin (en l'honneur du Dieu) et chanter des *Io évohé Bacchos*, accompagnés de danses frénétiques où l'on frappe le sol à l'aide du thyrses. Les cérémonies avaient pour finalité de préparer l'état de transe collective. C'est pourquoi ces danses étaient accompagnées d'« *orbés tendus* » de cuir » (vers 126), c'est-à-dire de « *tambourins qui grondent* » (vers 155), car la musique aide à entrer en communication et communion avec le divin.